

A corps perdus

## Réclamations

*Jacqueline Herfray*

*Comme le jour a fui, déjà,  
après ce mois de juin gris,  
l'été s'absente,  
les vitres pleurent,  
juillet est arrivé - vraiment ? -  
avec ses doux chaussons silencieux :  
comme toujours on ne sait plus où l'on se trouve  
sur l'idiote autoroute du temps.  
Gentil juillet breton,  
bruineux comme fils de novembre,  
seuls chantent les rayons jaunes  
des dessins d'enfants  
sur le buffet de la cuisine.  
Soleil dans l'âme, comme eux, parfois,  
âme grise quand août approche,  
il nous faut une réserve d'or à en avoir mal  
aux yeux,  
pour l'hiver.*

---

Pour mieux connaître Jacqueline Herfray, voir la rubrique Bouteilles à la mer.

A corps perdus

## 5- ENFANTS DE DEPORTES

FRANÇOISE

"L'esclavage... Une grande déchirure. Déchirure de l'être, déchirure de l'âme. Déchirure du temps et de l'espace. Déchirure d'avec une terre, un peuple, une histoire, une identité. Déchirure de soi, offert à la béance. Porte ouverte sur le néant. (...)

Mais pour moi, la grande question est : Quand est venue la disqualification de l'être ?  
Avant la mise en esclavage ? (...)

Faut-il croire que la douleur de ces hommes maîtres d'hommes était pour le moins aussi grande que celle des hommes qu'ils avilissaient pour que leur discours sur ces derniers eût besoin d'une telle force péjorative, d'une telle puissance destructive.

Tant et tant que ce discours plus que tout autre arme a su transpercer les cœurs et rendre, pendant longtemps, utopique l'espoir.

Il faut croire que leur douleur était cuisante pour qu'ils s'acharnent ainsi à convaincre leurs victimes qu'elles méritaient leur triste sort et ce sur des générations.

Il faut croire que leurs boulets furent aussi lourds que les nôtres à porter. (...)

La mise en esclavage de millions d'hommes, de femmes et d'enfants noirs serait-elle seulement le drame de la race noire ou plutôt un des drames de la condition humaine, notre drame à tous ?"

☞ page 62



“Visages”  
Pastel sur Kraft noir.

A corps perdus

## Mais... serons-nous toujours vus comme des bédouins ?

*Entretien de D.L.B. avec Mohamed Kacimi*

à partir du livre

**“Arabe vous avez dit Arabe ? 25 siècles de regards occidentaux sur les Arabes”**, écrit en collaboration avec Chantal Dagron.

*“Et puis, y réfléchit-on bien ? Le Français est l'homme de la civilisation. L'Arabe est l'homme de la solitude.*

*Est-ce que ces deux hommes-là se ressemblent autrement que devant Dieu ? Est-ce qu'ils peuvent se mêler autrement que dans le tombeau, là où une âme ressemble à une âme, là où une poussière ressemble à une autre poussière ?*

*Dans la vie ils se repoussent et s'excluent, et l'un chasse l'autre.”*

*V. Hugo, Choses Vues, 1847.*

**A**insi s'exprime un des pères de la langue. Un des plus lucides qu'on ne peut soupçonner de se laisser prendre au piège du discours romantique qui tentait de projeter ailleurs l'image de ce qu'il était en train de perdre.

A corps perdus

Comment à notre tour, munis de nos vingt cinq siècles de trébuchements et de passion oratoire, tenter de traquer et d'apprivoiser cette silhouette de "l'Arabe", qui, sournoisement, une fois de plus semble vouloir nous échapper, nous glisser entre plume et papier, pour resurgir, toujours nimbée d'inconnu et de rêve ?

Avec l'étude de M. Kacimi, le miroir se dédouble et nous renvoie notre propre vision de l'autre perçue par lui. Le mythe ricoche. Et nous revoilà face à nous-mêmes, à travers les facéties de notre propre langue, de notre imaginaire depuis le Prométhée d'Eschyle au 5<sup>e</sup> Siècle av. JC. jusqu'à De Gaulle. Nous voici à notre tour capturés, pris dans les mailles des paroles, des projections, des rêves, de ces écrivains qui, au travers d'une filiation que nous ne pouvons renier, nous suggèrent d'examiner ce sur quoi repose notre vision de l'altérité.

Nous sommes les dépositaires de cette pyramide lapidaire, et nous répercutons comme par réflexe le plus souvent, à l'intérieur de notre écriture, de notre analyse et de notre langue contemporaine les errances de notre histoire tellement passionnelle Orient-Occident, avec une même volonté de compréhension souvent réductrice.

Le moindre écart, la moindre évasion de sens, le plus infime refus de collaborer à une définition synthétique, face à une telle envie de circonscrire l'autre, de le fixer, de l'emmurer au cœur des mots, citadelles imprenables, vont générer la peur et le rejet de part et d'autre. Le malentendu pourrait peut-être prendre la figure de l'indestructible Tour de Babel : comment définir, appréhender et parcourir l'autre à partir d'une langue, d'une culture et d'une religion qui ne sont pas les siennes ?

Et comment l'autre peut-il se laisser approcher par un discours qui ne tend pas à le connaître mais avant tout à l'inventer ?

Chantal Dagrón et Mohamed Kacimi ont écrit ce livre au moment de la guerre du Golfe, alors que la fougue oratoire atteignait le délire verbal que l'on sait, et dont on n'a pas assez analysé ensuite l'enracinement. Il a tenté d'introduire un peu de désordre lucide dans cette croisade lyrique, et une paillette de doute au centre de l'édifice de nos certitudes littéraires.

## A corps perdus

Que de contradictions effectivement, dans ces citations, au fur et à mesure des besoins et des peurs de toute une civilisation confrontée à cette jumelle encombrante et déconcertante par ce qu'elle révèle de ses propres failles. D'un siècle à l'autre, d'un écrivain à l'autre, l'Arabe est vu comme féroce et charmeur, voluptueux et intégriste, fier et fuyant, brigand et poète...

Ainsi réduit, retranché dans le minimum de sens voire dans l'insensé, il traverse le temps, à dos de cheval ou de chameau, c'est selon, venu de nulle part et s'en allant de même. Nous le tenons généreusement quitte de toute la culture et la civilisation fondatrices de nos communes origines. Bédouin dans la langue française à jamais, "homme sauvage et brutal", ainsi que le définit le dictionnaire actuel, l'Arabe doit rester un passant au sein de notre histoire et de la sienne, et au cœur du territoire ou de la cité. C'est en tant que tel qu'il nous satisfait car que pourrait-on craindre d'un passant ?

Les Arabes passent, toujours errants, sans attaches, sans tendresse pour cette terre que nous possédons, que nous rendons féconde, que nous aimons avec les fibres de notre cœur humain ; ils passent au galop de leurs chevaux, inhabiles à tous nos travaux, indifférents à nos soucis, comme s'ils allaient toujours quelque part où ils n'arriveront jamais.

Guy de Maupassant, *Au soleil*, 1884.

Au fil de la lecture d'Arabe vous avez dit Arabe, on retrouve cette linéarité, cette érection du sens en une colonne solidement enracinée dans ses origines de l'Antiquité grecque, et montant d'un seul trait jusqu'à notre XX<sup>e</sup> Siècle. Ce besoin d'arraisonner l'autre presque à la manière d'une capture ainsi que l'on enclôt les limites d'un champ de petits murs, qui nous mènera vers la notion actuelle d'assimilation hors de laquelle aucun choix d'identité divergente n'est offert.

Rien n'exaspère plus ces terriens que nous sommes, ces sédentaires pour qui les racines et les feuilles de l'arbre de la culture suivent une seule et même progression, que de ne pouvoir circonscrire et intégrer l'autre à soi-même.

Or, avec l'Arabe, voilà que la figure de celui qui vient d'ailleurs, de cet Orient tant méconnu et séparé de nous par la frontière liquide de la Méditerranée, fait incursion face à nous avec une civilisation

## A corps perdus

dont les origines sont nettement antérieures aux nôtres, une mythologie et une évidence irréfutables et insolubles. Voilà qu'il va falloir regarder l'autre face à face, dans sa verticalité, et donc l'admettre et le voir en tant qu'existence unique, et non plus en tant qu'une fraction de nous-mêmes.

Voilà qu'Athènes et Rome, le Judaïsme et le Christianisme, même fleuve solitaire et considéré comme fondateur, n'est plus seul à refléter le monde. Il se dresse devant lui et parfois à contre courant, une autre façon d'expliquer, de ressentir, d'être au creux de l'univers, qui ruisselle de cette Arabie née de Sumer et d'où jaillira l'Islam.

Et ceci au moment où le Christianisme défaillant de l'Empire byzantin se trouve confronté à ses limites et à ses contradictions. Pour la première fois véritablement depuis ses origines bibliques, une religion portée par un peuple désigné comme barbare et inculte, va se prévaloir d'une autre lecture du Livre et va prendre en un temps minime, la place prépondérante dans la tête de milliers d'hommes à travers le véhicule de leur langue. Détrôné de son temple du sens, l'Occident ne pardonnera sans doute jamais à l'Orient cette fulgurante percée d'une autre approche de l'infini et du fini, d'une autre manière de s'inscrire dans le temps.

C'est pourquoi l'Occident nommera l'Orient : désert, et l'Arabe : bédouin, parce que ce sera écrire et lire en creux, dans un vide de sens et de signes, et donc déjà, réduire ce dont on parle au vent et à la poussière de lieux sans limites, à l'effacement.

Ne nous est-il jamais venu à l'idée par exemple, que notre vision, et partant, notre discours sur le droit du sol, de l'espace, lieu de combien de déchirures et de haines, lieu de frontières, de murailles de pierres et de mots, pouvait n'être que l'une des représentations que l'on se fait de notre appartenance au monde ?

Ainsi qu'on le verra à travers les citations de ce livre, l'errance que nous prêtons à l'Arabe n'est que le reflet de notre incapacité à réfléchir sur le fait que ce peuple a trouvé des racines dans une terre qui est sa langue, et qui présente les vertus inhérentes à la parole d'être immortelle, intemporelle et illimitée.

Où ne peut-on emporter avec soi sa langue, dans le puits de sa bouche ?

A corps perdus

Les Arabes avaient perdu leur sens géographique, leurs souvenirs raciaux, politiques, historiques ; mais ils se cramponnèrent au langage ; ils l'érigèrent presque en une sorte de patrie.

Lawrence d'Arabie, Les sept piliers de la sagesse, 1926.

Par une des perversions du langage, mais l'on n'est plus à cela près, l'Occident fera de cette terre de la langue qui n'a d'autre borne que sa propre évolution, une absence de terre, une absence de logos, un vide. Vide dans lequel il ne restera plus qu'à enfourner pêle-mêle nos nostalgies, nos terreurs et nos impuissances.

Fils d'une civilisation parmi les plus anciennes et où les premières écritures prirent naissance, créateur de la cité des Mollah, l'Arabe se vit mué en fils de nulle part, éternel voyageur sur les marges de nous-mêmes, innomé et innommable. Parti des déserts d'Arabie où Hérodote, le géographe ne parvient à appeler l'espace inconnu que: désert des déserts, il aboutit aujourd'hui dans les non-lieux les plus incohérents de nos villes que sont banlieues et cités, où il est définitivement cantonné à n'habiter que l'effritement de son nom": "reubeu, beur..."

Ce que nous avons tenté au cours de cette analyse d'Arabe, vous avez dit Arabe, c'est, en mettant le doigt sur la projection d'imaginaire faite sur l'autre et qui ne permet plus de le voir en tant que tel, de donner en contrepoint, la présence réelle de l'Arabe tel qu'il se pense et se regarde lui-même.

Et, bien qu'il soit entendu que nul n'est innocent du reflet qui lui est renvoyé, il convenait de souligner ici, combien cet excès de passion dans le langage signifiait une incapacité à couper, à mettre une certaine distance entre soi et l'autre afin de l'envisager comme être à part entière.

Peut-être cette mise au point sur 25 siècles de vision occidentale de l'Arabe permettra-t-elle de rétablir un espace de compréhension et de connivence qui, à force d'être réduit, nous a conduits à faire du réel le terrain d'accomplissement de nos mythes les plus véhéments.

Au fronton des origines, sont inscrites presque à l'identique nos peurs contemporaines, sans que rien ne semble les avoir suscitées à ce moment de l'histoire. Il semble que pour Eschyle déjà, l'Arabe



A corps perdus

était le symbole de l'Inconnu ?

M. Kacimi : Au moment de la guerre du Golfe, cette impossibilité de partager un espace imaginaire s'est affirmée brutalement, alors que le partage est géographique, historique, ontologique. Je me suis alors demandé si cela était dû seulement à cette période de crise ou si ce n'était pas le couronnement de tout un cycle de malentendus et de rendez-vous ratés entre la culture occidentale et la culture de ce monde arabo-islamique.

Là commence cette quête à travers les textes. Ces fragments de littérature qui restent comme ultime vestige du regard du monde occidental sur le monde arabe, comme témoignage et comme empreinte. Et, en fouillant bien, sans remonter à la Bible car les textes ont souvent été réécrits ultérieurement, la date et l'allusion la plus ancienne aux Arabes, se trouve dans le Prométhée d'Eschyle. La pièce a été écrite au 5<sup>e</sup> Siècle av. JC. et, par le hasard de l'histoire et du don poétique, l'Arabe y est décrit dans un contexte guerrier, menaçant, farouche, hostile.

Cette tragédie se passe entre les Dieux, dans un lieu inconnu, hors de la cité : le Caucase. Le Chœur dit : 'Et la floraison guerrière d'Arabie, peuples nichés dans leurs citadelles de rocs escarpés au bord du Caucase, tribus belliqueuses dont un frisson agite les lances acérées.' Définition globale sous-jacente qui va sous-tendre toute la vision occidentale du monde Arabe. L'escarpement qui est le lieu qu'on ne peut atteindre, et qui désigne aussi bien le désert que la montagne. Les tribus belliqueuses comme référence à la bédouinité et aux nomades, ainsi qu'à la guerre, à la violence. Le Caucase, à l'époque, pour les Grecs, représentait le bout du monde, du côté de l'Orient.

Déjà, au V<sup>e</sup> Siècle, il y a cette incursion, ce jaillissement de l'autre dans un texte où on ne l'attend pas et qui résume l'image que la littérature française va avoir du monde arabe. C'est l'identité de l'autre vue comme subversive. C'est l'autre qui va être tellement proche, dans une proximité de sens, de lieu et d'histoire tels, qu'il balance dans la négation de soi ou dans le contraire.

Cette pensée va rester, avec ses constantes, et va générer

A corps perdus

ce sentiment de rejet total et absolu, ce que l'on peut appeler : une fascination-répulsion, que l'on retrouvera à travers les siècles jusqu'à aujourd'hui.

Chez ces peuples qui commencent à l'Assyrie et s'étendent jusqu'aux Cataractes du Nil et aux frontières des Blemmyes, tous sont pareillement guerriers, à demi nus, enveloppés jusqu'à la ceinture de courts manteaux de couleur ; ils se déplacent à l'aide de chevaux rapides et de maigres chameaux dans des directions opposées, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre.

Amien Marcellin, Histoire, IV<sup>o</sup>S.

Au détour d'une phrase, l'Arabe surgit avec une obstination certaine, malgré la versatilité des écritures et les revers de l'histoire, comme repère clignotant dont on ne saurait se passer. Est-il obstacle, adversaire, point de mire, sa présence est acquise dans l'inconscient, et elle ne va cesser de nourrir et d'enrichir nos textes par la faconde et l'invention qu'elle génère. Quel portrait incertain cela finit-il par tracer au cours des siècles ?

M. Kacimi : Le jaillissement inconscient de l'image de l'Arabe à travers les textes, telle la rencontre fortuite chère aux Surréalistes, est ce qui m'a principalement intéressé. Par exemple, pour ne prendre que Flaubert, dans Madame Bovary, on trouve : 'Fais attention, il est plus féroce qu'un Arabe.'

Et ensuite, dans sa lettre d'adieu à Louise Colet : 'Adieu, toi qui as le goût des fous, des crétins, des bêtes féroces et des Arabes et qui m'aimes.'

En effet, il n'y a pas de définition unilatérale de l'image de l'Arabe qui se soit faite en dehors de lui. Il est aussi responsable pour une large part de l'image qu'il donne. Si, dans les premiers dictionnaires, le mot 'arabe' est synonyme de férocité, cela fait référence à ce moment de l'histoire qui est une période de conflits, lors de la course. La littérature du Moyen-Age illustre cette idée d'opposition guerrière, de confrontation, où l'Arabe n'est signifié que par son appartenance religieuse : mahométan, sarrazin. C'est dans cet esprit qu'il rentre dans l'espace de la Chanson de geste.

A corps perdus

*Ce qu'il faudrait :  
c'est la rivière au bout du champ  
comme des heures rondes ;  
dans la maison  
le doux de l'eau de l'autre ;  
de temps en temps,  
pour ne pas se tromper,  
des voix d'ailleurs,  
vouloir dire juste,  
entendre et se parler  
plutôt qu'avoir toujours raison.*

**Jacqueline Herfray**  
Réclamations

A corps perdus

Saraceni ou Sarrazins, ancien peuple de l'Arabie. Les Sarrazins que nous ne devons jamais souhaiter d'avoir pour amis ni pour ennemis, courant ça et là, ravageaient en un instant tout ce qu'ils trouvaient sous leur main : ils ressemblaient à des éperviers avides qui, s'ils voient bien haut une proie, l'enlèvent par un vol rapide et ne s'arrêtent point qu'ils ne s'en soient saisis...

La Martinière, Grand dictionnaire géographique, historique

M. Kacimi : A ce moment, les armées de l'Islam détenaient toute la circulation sur la Méditerranée, et il était impossible aux flottes chrétiennes de sortir des ports de Marseille, de Chypre ou d'ailleurs, sans risquer de se retrouver dans les prisons, les bagnes ou les marchés de la Régence d'Alger ou de Tunis.

Cette férocité-là n'est donc pas une vision subjective de l'autre, mais elle traduit la violence qui avait lieu sur le terrain même du combat, lors de la dispute de ce territoire d'échange commercial et militaire qu'était la Méditerranée.

Si l'on continue de résumer très grossièrement l'évolution du concept à travers les siècles, on arrive au XVII<sup>e</sup> Siècle, avec l'apogée de l'Empire Ottoman, à une image qui évolue plus vers l'Orient, vers le faste, vers un symbole de civilisation qui est autre et qui sert de référence à l'interrogation sur soi.

Je suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, et être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours et des mosquées sortir de dessous l'eau, et de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devrait y avoir que des poissons. Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau vive ; il est possible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète ; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colère.

Montesquieu, Lettres persanes, 1721.

Puis, au XVIII<sup>e</sup> Siècle, on se retrouve face à une très grande curiosité, une très grande attention, et assez peu de préjugés. En ce qui concerne Voltaire et le Dictionnaire Historique par exemple, on s'aperçoit qu'il avait une connaissance hallucinante de ce monde arabe, qu'il opposait pour des motifs parfois stratégiques à la religion juive. Quand il s'agissait d'en découdre avec le Christianisme, Voltaire à

A corps perdus

fait, à maintes reprises l'éloge de l'Islam. Ses portraits du Prophète dans le Dictionnaire, là où il fait œuvre d'historien, n'ont rien à voir avec celui qu'il en dresse dans sa tragi-comédie.

Bornons-nous toujours à cette vérité historique : le législateur des musulmans, homme puissant et terrible, établit ses dogmes par son courage et par ses armes ; cependant sa religion devint indulgente et tolérante. L'instituteur divin du christianisme, vivant dans l'humilité et dans la paix, prêcha le pardon des outrages ; et sa sainte et douce religion est devenue, par nos fureurs, la plus intolérante de toutes, et la plus barbare.

Voltaire, Essai sur les mœurs, 1756.

Diderot, quant à lui, avec l'Encyclopédie, décrit deux mondes arabes. Lorsque les encyclopédistes traitent de la philosophie et de la science, le regard porté sur le monde arabe et la civilisation islamique est des plus positifs. Quand il s'agit de religion, on voit ressortir chez eux tous les poncifs forgés par la Chrétienté dans sa lutte contre l'Islam. Et, essentiellement, ce lieu commun que l'Eglise répercute, à savoir que Mahomet était un faux prophète. On revient au problème de la légitimité de l'Islam par rapport au Christianisme, qui n'était pas encore résolu à l'époque.

Les arbres fleurissaient à Cordoue ; les plaisirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnaient à la cour des rois Maures. Les tournois, les combats à la barrière sont peut-être de l'invention de ces Arabes. Ils avaient des spectacles, des théâtres, qui tout grossiers qu'ils étaient, montraient encore que les autres peuples étaient moins polis que ces Mahométans: Cordoue était le seul pays de l'Occident, où la Géométrie, l'Astronomie, la Chimie, la Médecine, fussent cultivées.

Diderot, d'Alembert, Encyclopédie, 1772.

Il n'y a point de sectes que les musulmans haïssent autant que la chrétienne.

Diderot, Lettres à Sophie Volland, 1759.

Le XIX<sup>e</sup> Siècle donnera naissance à une littérature de sensation et d'exotisme. Le territoire de l'autre n'est plus le lieu inconnu. Au fur et à mesure de la conquête et de la colonisation, l'Orient perd de son

A corps perdus

attirait, de son mystère. On ne rêve plus de l'Orient, on est en Orient. On retrouve cela dans l'attitude extrêmement complexe de quelqu'un comme Renan. L'on assiste à une pensée inquiète et incisive à partir de l'étude approfondie d'Averroès.

Renan est conscient de l'apport de l'Islam, et il sait qu'il y a nécessité de coupure entre les deux mondes. Il ne pardonnera jamais à l'Islam d'avoir servi d'intermédiaire entre les textes de l'Antiquité et le Moyen-Age. Rome et Athènes s'effondrent, l'Académie ferme, Byzance s'oppose au travail de philosophie. Arrivent les écoles de Damas et de Bagdad qui vont assurer cette transition, reprendre les manuscrits des Grecs, les traduire, et cela sera découvert par le Moyen-Age, par l'intermédiaire des traductions faites en Andalousie.

Renan en appelle à une sorte de purge de la pensée européenne de cette transition arabe. Il va jusqu'à dire : 'L'Europe ne se fera que lorsque le dernier des enfants d'Ismaël mourra de faim dans le désert.' Il a pressenti la nécessité de rupture entre le Nord et le Sud, d'une division, qui n'a jamais eu lieu, de la Méditerranée. Il fallait faire fi de cette rive Sud de l'histoire pour que naisse une autre civilisation, une autre appréhension du monde sur la rive Nord de la Méditerranée. Renan incarne la critique d'après la connaissance. Il nie l'autre parce qu'il le connaît trop.

La philosophie arabe est assurément un fait immense dans les annales de l'esprit humain, et un siècle curieux comme le nôtre ne devra point passer sans avoir restitué cet anneau de tradition. Il faut pourtant s'y résigner à l'avance: il ne sortira de cette étude presque rien que la philosophie contemporaine puisse s'assimiler avec avantage, si ce n'est le résultat historique lui-même. Ce n'est pas à la race sémite que nous devons demander des leçons de philosophie.

Renan, Averroès et l'Averroïsme, 1852.

Flaubert, en revanche, avait une fascination de jeunesse pour le monde arabe et notamment l'Egypte. Il ne rêvait que de quitter sa Normandie pluvieuse pour ce soleil d'Arabie. Et, lorsqu'il arrive en Egypte, il est d'une insensibilité incroyable. Il se tient toujours en retrait et ne manifeste aucun état d'âme, contrairement à Maupassant, à Dumas ou à Fromentin.

A corps perdus

Pour Maupassant, la terre d'Orient deviendra le support d'expression d'une fiction, et pour Fromentin, une fois vidée de l'autre, elle sera la matière d'une plastique personnelle.

On se figure en Europe le peuple arabe très grave. Ici il est très gai, très artiste dans sa gesticulation et son ornementation. Les circoncisions et les mariages ne semblent être que des prétextes à réjouissances et à musiques. Ce sont ces jours-là que l'on entend dans les rues le gloussement strident des femmes arabes qui, empaquetées de voiles et les coudes écartés, ressemblent sur leurs ânes à des pleines lunes noires s'avancant sur je ne sais quoi à quatre pattes.

G Flaubert, Voyage en Egypte, 1850.

Enfin, avec le XX<sup>e</sup> Siècle et Camus, cette terre arabe conquise et vidée de sa substance d'altérité et d'imaginaire va engendrer L'Etranger. Il ne restera plus de l'autre que l'image d'une terre, d'un soleil, et l'homme que l'on a affronté durant des millénaires en essayant de l'élucider, a complètement disparu.

Ce qu'il m'a paru essentiel de dégager de cette étude, c'est le fait que cette relation n'a jamais été une relation normale. D'un côté ou de l'autre, elle a suscité de la passion. Et cela ressort très clairement ici. Les citations sur l'Islam d'Auguste Comte ou de Lamartine sont un cri d'amour. En revanche, pour Alfred de Vigny, l'Islam représente l'aberration en matière de religion, de pensée et de société.

A corps perdus

*L'inquiétude,  
l'angoisse,  
même,  
à la fleur du regard.  
Le crépuscule est là,  
tout proche,  
et pourtant rien n'est fait  
de ce qui aurait donné joie.  
Rien n'est fait.  
Qu'en sera-t-il demain ?  
après la nuit-tempête ,  
Qu'en sera-t-il ?  
demain,  
du regard,  
dans le doux matin des oiseaux ?*

**Jacqueline Herfray**  
Réclamations



A corps perdus

Une fois dressé ce bilan littéraire, nous voilà de retour à la question première que l'on pourrait énoncer, non sans malice, de telle manière : Arabe, d'où viens-tu ?

Et notre sentinelle du désert, qui a traversé les siècles non-chalamment pour nous rejoindre à l'aube du XXI<sup>e</sup> Siècle, tout aussi irréfutable qu'au temps de l'Enquête d'Hérodote et de ses peuples hallucinés, ne cesse de hanter notre inconscient. Or, si l'on s'en tient à notre passion de définir l'autre par le lieu où il vit, par sa situation géographique, l'Arabe, au cours des siècles passés était l'habitant de l'Arabie Heureuse.

Les Arabes la nommèrent eux-mêmes l'île : la Jazîrat al-Arab, parce qu'elle était, de tous bords, limitée et contenue, soit par la mer, soit par le désert, soit par le fleuve ou la montagne. Terre qui, comprise entre, au Sud, l'Océan Indien ouvrant sur le Golfe d'Aden et l'Hadramawt, à l'Ouest, la Mer Rouge où se dresse la barrière du Hijâz, et au Nord, le plateau du Nadj basculant vers la Syrie et l'Irak, fut, comme la légende n'aurait garde de l'oublier, non seulement la terre de l'or, de l'encens, des bois précieux, des parfums, mais aussi celle qui verra naître le Royaume de Saba.

Dans les secteurs oriental et austral, leurs voisins immédiats sont les Arabes Heureux, ainsi appelés parce qu'ils regorgent tout à la fois des produits de la terre et de l'élevage, de pampres et de toutes sortes de parfums suaves, et qu'une grande partie d'entre eux bordent la mer Persique du côté gauche, et sont ainsi accoutumés à tirer parti de toutes les richesses de l'un et l'autre élément.

Amien Marcellin, Histoire, IV S.

M. Kacimi : Dans les premières définitions concernant l'Arabe du XI<sup>e</sup> Siècle au XV<sup>e</sup> Siècle, il y a derrière la représentation du monde arabe, la vision de l'Antiquité où l'Arabie était essentiellement l'Arabie Heureuse. Ce sont les confins du monde, le territoire de toutes les merveilles. Pour Hérodote, c'était le lieu de la volupté, de toutes les richesses possibles. La naissance du mot dans la langue française est : Arabes d'Arabie. C'est donc lié profondément à un espace géographique donné qui traverse les mappemondes jusqu'au XIV<sup>e</sup> Siècle où l'on situait l'Eden en Arabie.

A corps perdus

Voilà donc le territoire de ce bédouin anté-islamique circonscriit. Mais, bien plus que dans la réalité désertique de son sol, qu'il s'agisse du Rab'Al-Khâli ou du Grand Nefûd, il semble que ce soit dans le désert supposé de sa civilisation et de sa culture d'origine, qu'on ait intérêt à le perdre.

L'Occident n'a, effectivement, reconnu que récemment la filiation entre les premières tablettes d'écriture des Sumériens vers 3300 av. JC. en Basse-Mésopotamie, les réalisations prodigieuses des successifs empires Akkadiens, Babyloniens et Egyptiens, et l'actuel Monde Arabe. Les cités les plus anciennes virent le jour en Orient: Kerbelah, Kufah, Palmyre, Saba, Damas. On est bien éloigné de ce lieu vide que l'on voudrait opposer à l'organisation structurée et hiérarchisée de la future cité grecque.

L'Arabe, échappé des sables brûlants où il s'estimait heureux d'enfermer une ou deux toises d'ombre sous une tente de peaux de brebis, cet Arabe a élevé presque sous nos yeux des cités gigantesques ; vastes métropoles où ce citoyen des déserts semble avoir voulu enclorre la solitude.

Chateaubriand, Génie du christianisme, 1802.

Mais, n'est-ce pas jusque dans la langue elle-même que l'on a voulu nommer l'Arabe : passant, fuyard ?

M. Kacimi : On fait dériver le mot 'arabe' de la racine haraba, s'enfuir, venue d'abord de l'Hébreu. Dans la Bible, au cours de l'Ode de Jérémie contre les Arabes qui sont dépeints comme des tribus de pillards, on retrouve dans la racine hébraïque la définition de cette population de nomades qui surgissait du désert, attaquait et partait. L'identité même était exprimée, selon les chercheurs jusqu'au XIX<sup>e</sup> Siècle par ce mot de fuyards, emprunté à l'hébreu.

Les Arabes sont des peuples très anciens, descendus d'Ismaël, fils d'Agar, ce qui leur a fait porter le nom d'Agaréniens. Néanmoins celui qu'on leur donne ordinairement, et qu'on trouve dans les Ecritures dès le temps de David, vient de la racine hébraïque "arab", qui signifie se cacher, ou tendre des embûches ; parce que cette nation, dès les premiers siècles, a toujours été adonnée au brigandage, ce qui est venu en partie du peu de fertilité de leurs terres.

Thomas Corneille, Dictionnaire géographique et historique, 1708.

## A corps perdus

Seulement, du côté arabe, l'on explique cela autrement. Là est le génie de la langue arabe, où, tout en partant toujours de la racine trilitère, à la moindre variation de voyelle, le mot passe d'un sens vers son contraire. Ibn Khaldun, au XIV<sup>e</sup> Siècle, qui est l'un des pères et pré-curseurs de l'histoire, dit : 'non, arraba signifie s'exprimer.' Cela désigne l'être qui parle d'une façon claire et éloquente. Les Arabes ont été nommés ainsi parmi les nations parce qu'ils avaient un rapport très privilégié à la langue, à la diction et à l'élocution.

Ensuite, dans les dictionnaires du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> Siècle, on retrouve la définition des lexicographes : est Arabe, toute personne qui s'exprime avec éloquence et clarté dans cette langue. Et, est étrangère, barbare, ajami : c'est-à-dire personne atteinte d'une imperfection de diction, celle qui ne s'exprime pas avec éloquence et clarté dans cette langue ; fut-elle arabe d'origine.

Donc, l'identité de l'être ne vient pas, comme on le connaît dans le droit occidental, d'un droit du sang ou du sol, mais d'un droit à la pratique idéale de la langue. On devient arabe, quand on excelle dans la maîtrise de cette langue. D'emblée, il y a une confusion qui se fait entre les deux définitions.

Si je n'étais pas si âgé, j'apprendrais l'arabe, tant je suis charmé de trouver enfin quelque chose qui ne soit pas une copie académique de l'ancien. Ces gens ont toutes les vertus brillantes.

Stendhal, Lettre à Claude Fauriel, 1822.

Quoi qu'il en soit, au fil du temps, l'Arabe va servir à rédimmer nos faillites et nos erreurs, à combler nos manques, à redonner un peu de panache à des conflits qui s'embourbent, tel celui de Roncevaux contre les Basques, et à justifier la chute de l'Empire byzantin en Orient, ainsi que la fin du règne du Christianisme sur cette partie du monde.

Qu'il soit incarné dans le Sarrazin ou le Maure, personnifiant l'envahisseur, ou bien dans le guerrier de l'Islam de la redoutable et inexistante armée de Saddam Hussein, l'Arabe est enfermé dans la figure très négative du bédouin et de la razzia. N'est-ce pas lorsque cette image tend à s'affaiblir qu'il est pris alors dans le piège des nostalgies, qu'une société industrielle avide de chimères projet-

A corps perdus

tera sur lui ?

M. Kacimi : Le phénomène du bédouin va servir de clef à l'imaginaire occidental, notamment chrétien. C'est une des grandes cécités de la compréhension de l'Islam. Si l'on cherche à expliquer la fabrication de cette image, il y a d'abord le fait que la naissance de l'Islam va provoquer l'effondrement de l'Empire de Byzance, de Damas à l'Algérie, en l'espace de vingt ans. La chrétienté de Byzance va perdre tous ses acquis, au profit de cette religion nouvelle.

Tout le dessein de la religion de Mahomet se rapporte à la victoire ; ses prophéties ne sont favorables qu'aux conquérants ; la plupart de ses lois sont des ordonnances militaires : il ne reconnaît pour siens que les violents et les injustes.

Jean-Louis Guez de Balzac, Le Prince, 1660.

Du côté de l'Occident, comment expliquer ce phénomène ? On ne va pas l'expliquer par la lutte incessante qui a opposé Byzance à la Perse, ni par les schismes qu'a connus l'Eglise durant trois millénaires avec toutes les hérésies, les persécutions qu'ont subies les populations de l'Orient ou les discussions byzantines. On va l'expliquer par quelque chose qui relève de l'hiéroglyphe pour la pensée occidentale de l'époque. C'est-à-dire par la figure du bédouin.

Il symbolise cette crue, cette déferlante surgie du désert d'Arabie, du néant, pour couvrir la moitié de l'Asie et aller jusqu'en Espagne. Cette progression que l'on voudrait miraculeuse par rapport à la pensée occidentale. Cette idée du bédouin cristallise l'incapacité ou l'impossibilité à comprendre l'autre. Il est une particule libre que l'on a affublée de cette figure d'altérité, faute de cerner sa réalité, son histoire et son espace d'être à la fois proche et lointain.

Toute la littérature, tout l'habillage de l'Islam, et son assimilation à deux figures qui correspondent l'une à l'autre, au désert et au bédouin, n'ont aucune base, ni écologique, ni historique, ni culturelle. L'Islam est une religion des cités, née entre La Mecque et Médine, des cités qui existent depuis les premiers siècles, et qui va se transférer à Damas puis à Bagdad. L'Islam est une religion de commerce et d'échanges commerciaux, ce qui en fait une religion de cita-

## A corps perdus

dins. Tout le Coran fonctionne comme un énorme code de commerce. Les premières vagues qui vont sortir d'Arabie ne viennent pas du désert car le désert est très peu peuplé. On ne peut pas conquérir deux continents à travers le monde avec des bédouins. Le désert ne supporte pas beaucoup d'hommes. Il fallait donc prendre la relève et l'avant-garde de l'armée de l'Islam dans les territoires du Sud de la Péninsule. C'est-à-dire là où il y avait une concentration d'hommes depuis le XX<sup>e</sup> siècle av. J.C. dans les grandes agglomérations du Sud Yémen. Le mot désert n'existe d'ailleurs pas dans le Coran. Tout l'imaginaire du Coran est un imaginaire de jardins.

Dans le texte sacré, le bédouin ne représente pas l'allié, le support de la révélation. Dieu dit : 'Il n'est pas pire mécréant et égoïste que le bédouin.' C'est dire aussi la réticence de la population citadine et commerçante mecquoise et de Médine, par rapport à la figure déroutante et versatile du bédouin. Bédouins qui, après la mort du prophète, vont renier leur conversion en trois jours.

Au départ, on regarde l'autre à côté, là où il n'est pas. On le définit par ce qui nous empêche de le voir. Nommer l'autre comme nomade, c'est avouer son impuissance à pouvoir décrypter la figure de l'autre.

Les pays mahométans deviennent tous les jours déserts, à cause d'une opinion qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très pernicioeux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles et durables, les soins pour assurer la fortune de nos enfants, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte et passagère, nous paraissent quelque chose d'extravagant.

Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721.

A suivre...

---

*Arabe, vous avez dit Arabe ?* éd. Balland, 1990.

Mohamed Kacimi est un écrivain algérien. Il a publié notamment *Le Mouchoir* aux éd. L'Harmattan en 1987, *Naissance du désert* aux éd. Balland en 1992, en collaboration avec Chantal Dagon, *Le Jour dernier* aux éd. Stock en 1996, *La Confession d'Abraham* aux éd. Gallimard, *Le secret de la reine de Saba*, aux éd. Dapper, *Encyclopédie du monde arabe* aux éd. Milan.

Chantal Dagon est helléniste agrégée de lettres classiques et a écrit de nombreux articles dans des revues.